

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** - (1996)  
**Heft:** 1-2

**Artikel:** "Et il faut qu'il y ait des substances simples, puisqu'il y a des composés"  
: Russel et Wittgenstein  
**Autor:** Hack, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870261>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

«ET IL FAUT QU'IL Y AIT DES SUBSTANCES SIMPLES,  
PUISQU'IL Y A DES COMPOSÉS»:  
RUSSELL ET WITTGENSTEIN

Et encore, ici même, avons-nous besoin d'appeler à notre aide et de nous remémorer notre notion primitive de l'atome, c'est-à-dire de quelque chose possédant dans une infinie exiguïté la solidité, la tangibilité, la pesanteur. Supprimons l'idée de la constitution atomique, et il nous sera impossible de considérer l'éther comme une entité, ou au moins comme une matière. Faute d'un meilleur mot, nous pourrions l'appeler esprit. Maintenant, montons d'un degré au delà de l'éther lumineux, concevons une matière qui soit à l'éther, quant à la raréfaction, ce que l'éther est au métal, et nous arrivons enfin, en dépit de tous les dogmes de l'école, à une masse unique — à une matière imparticulée.

Edgar Allan Poe

Le présent article examine la manière, en partie parallèle, dont Bertrand Russell et Wittgenstein sont parvenus à leurs concepts respectifs d'éléments simples de la proposition. On sait, à ce sujet, que Russell a renoncé à achever la rédaction de sa *Theory of Knowledge* en raison des critiques que lui avait adressées Wittgenstein, et que le *Tractatus logico-philosophicus* répond à cette œuvre abandonnée ; il se peut que la portée des critiques de Wittgenstein ne s'étende pas seulement aux propos de la *Theory of Knowledge*, mais à toute forme d'atomisme logique.

1

Dans l'une de ces propositions du *Tractatus* qui rappellent Leibniz<sup>1</sup>, Wittgenstein affirme que :

---

1. Ludwig WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, tr. P. Klossowski, Paris : Gallimard, 1961, notamment 3.31 (*recte* : 3.031) : «On a dit que Dieu pouvait tout créer sauf ce qui serait contraire aux lois logiques. En

Quand même le monde serait infiniment complexe de telle sorte que chaque fait consistât en une infinité d'états de choses et que chaque état de choses se composât d'une infinité d'objets, il faudrait encore qu'il y ait des objets et des états de choses<sup>2</sup>.

Il est donc nécessaire, selon l'auteur du *Tractatus*, que les «états de choses» représentés par les propositions soient composés d'éléments simples. Bertrand Russell se montrait, alors, plus prudent : selon lui, la vérité ou la fausseté d'une croyance dépend de l'existence d'un «fait», auquel cette croyance se réfère. Or, «le fait est ce qui est complexe. Si le monde ne contient pas d'éléments simples, alors il n'est composé que de faits ; s'il contient des éléments simples, les faits sont tout ce qu'il contient, excepté les éléments simples<sup>3</sup>».

Pour Russell, donc, les propositions représentent des faits. Dans le *Tractatus*, une proposition, ou un tableau, représente un possible état de choses dans l'espace logique, soit une liaison d'objets<sup>4</sup>. Dans la mesure où, pour Russell, le «fait» est ce qui est complexe, et où, chez Wittgenstein, la proposition même la plus simple — élémentaire — représente une liaison d'objets — un état de choses —, nous nous trouvons en présence, chez ces deux auteurs, de ce qui semble être un postulat, selon lequel toute proposition doit être composée. Mais si Wittgenstein, dans le *Tractatus*, n'indique pas les fondements de cette nécessité, Russell la démontre dans un essai publié en 1910, «On the Nature of Truth and Falsehood<sup>5</sup>».

effet, nous ne saurions dire d'un monde "illogique" ce que serait son aspect», ou 5.123 : «Si un Dieu crée un monde où certaines propositions sont vraies, il crée de ce fait un monde dans lequel toutes les propositions qui en sont les conséquences sont vraies. Et en un sens analogue il ne pourrait point créer un monde dans lequel la proposition "p" soit vraie sans créer du même coup la totalité de ses objets.»

2. *Tractatus* 4.2211 ; cf. *Monadologie* 2 : «Et il faut qu'il y ait des substances simples, puisqu'il y a des composés ; car le composé n'est autre chose qu'un amas, ou *aggregatum* des simples.» On rappellera que les «objets», dans le *Tractatus*, sont les éléments simples (2.02) composant les états de choses (2.01).

3. Bertrand RUSSELL, «On Propositions : what they are and how they mean» (1919), in *Logic and Knowledge, Essays 1901-1950*, 4<sup>e</sup> éd., Londres : George Allen & Unwin Ltd/New York : The Macmillan Company, 1968, p. 285-320.

4. *Tractatus*, 2.202 et 2.01. Dans la terminologie de Wittgenstein, les «faits», qui constituent le monde (*Tractatus* 1.13) sont l'existence — ou l'inexistence, s'agissant de faits négatifs — d'états de choses (2 et 2.06).

5. In *Philosophical Essays*, Londres/New York/Bombay/Calcutta : Longmans, Green and Co., 1910, p. 170-85.

Le point de départ de cet essai est la problématisation du fait qu'il y a des propositions, ou des croyances fausses, et que celles-ci ont un sens. De là se déduit, selon Russell, que les propositions n'ont pas un seul objet, mais plusieurs. S'il n'en était pas ainsi, nous serions en effet placés devant un dilemme. Soit nous devrions affirmer qu'une proposition fausse se distingue d'une proposition vraie en ce sens qu'elle n'a pas d'objet — auquel cas on ne verrait pas très bien comment elle pourrait avoir un sens. Ou alors, si nous supposons que chaque proposition, vraie ou fausse, désigne un seul objet, il faudrait admettre l'existence d'*objets-faux* ayant une existence réelle indépendante de nos jugements — et dans ce cas on ne pourrait pas dire en quoi ces *objets-faux* se distingueraient des vrais objets. Il suit de l'absurdité de ces deux hypothèses que la proposition doit avoir *plusieurs* objets, donc qu'elle doit être composée de plusieurs éléments.

Wittgenstein a repris ces conceptions, et, comme Russell, a postulé en outre l'analysabilité complète des propositions<sup>6</sup>, lesquelles devraient pouvoir être réduites aux propositions élémentaires dont elles sont composées. Les propositions élémentaires ne sont, par définition, pas analysables en d'autres propositions, ni, de manière générale, en d'autres éléments eux-mêmes composés — c'est pourquoi elles sont logiquement indépendantes les unes par rapport aux autres — mais, pour les raisons que l'on vient de voir, elles doivent nécessairement comporter plusieurs éléments. Ceux-ci sont les «noms<sup>7</sup>», qui ont un référent — ils désignent un objet<sup>8</sup> — mais n'ont, par définition, pas de sens à eux seuls : ils ne peuvent être vrais ou faux, ils

---

6. *Tractatus* 3.2 et 3.25. Russell avait exposé que les éléments composés, ou «descriptions», d'une proposition doivent, pour que celle-ci soit intelligible, pouvoir être ramenés à des éléments dont le sujet a une connaissance directe, par «acquaintance» («Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description», 1911, in *The collected Papers of Bertrand Russell vol. 6 [Logical and Philosophical Papers 1909-1913]*, Londres/New-York: Routledge, 1992, p. 147-61).

7. *Tractatus* 3.202 : «Les signes simples employés dans la proposition sont appelés noms» et 3.203, première phrase : «Le nom signifie l'objet». Il s'agit évidemment d'un concept purement formel, qui ne correspond à aucun des «noms» que nous connaissons.

8. Si un nom ne désignait rien, il ne serait pas un nom, mais un simple bruit, par exemple — de même que le langage doit nécessairement désigner quelque chose d'autre que lui-même (*zeigen*, et non *darstellen*) pour être un langage.

ne peuvent décrire mais seulement dénommer<sup>9</sup>, puisqu'ils ne sont pas composés<sup>10</sup>. Le nom n'a donc de signification que dans la proposition<sup>11</sup>.

## 2

Une des différences essentielles entre les thèses de Wittgenstein et celles de Russell concerne le rapport qui unit les termes de la proposition. Dans «On the Nature of Truth...», Russell expose que les propositions par lesquelles nous exprimons nos croyances ou nos jugements sont elles-mêmes des rapports entre un sujet et plusieurs objets, dont l'un est un rapport unissant les autres objets. Un jugement sera vrai si ces derniers se trouvent effectivement liés par un tel rapport<sup>12</sup>. Ces conceptions sont reprises dans *The Problems of Philosophy*, où elles sont, encore davantage que dans «On the Nature of Truth [...]», exposées en termes de *croyances* plutôt que de *propositions*. Ainsi, donnant l'exemple de «Othello croit que Desdémone aime Cassio», Russell souligne que l'un des objets doit être un rapport : mais le lien entre le sujet — Othello — et les objets est la croyance, alors que le rapport «aime» est «une brique dans la construction et non le ciment<sup>13</sup>». Cet exemple est assez surprenant, dans la mesure où Russell ne semble pas considérer «Othello croit que Desdémone aime Cassio» comme une proposition — ou plutôt, *en tant que* proposition ; s'il fallait la tenir pour telle, sans doute son unité résulterait-elle de la croyance d'un autre sujet — par exemple Russell lui-même — énonçant un jugement selon lequel «Othello croit que [...]». Dans ce cas, la croyance d'Othello sera à son tour «une brique dans la construction», le véritable «ciment» étant le jugement du sujet — lequel est nécessairement *hors* de la proposition.

---

9. Cf. *Tractatus* 3.221 : «Je ne puis que *nommer* les objets. Les signes les représentent [...]».

10. On peut comparer les noms aux points dans la géométrie euclidienne, qui n'ont pas de dimensions et qui, considérés isolément, ne sont pas des figures. C'est ce que fait Wittgenstein dans la proposition 3.144 du *Tractatus*.

11. *Tractatus* 3.3. On voit, en dépit des affirmations de Wittgenstein sur son ascendance philosophique, que son holisme doit au moins autant à Russell qu'à Frege.

12. Cet «objet-rapport» serait donc censé opérer l'unité d'un état de choses dont il est lui-même un élément. Considérer les rapports comme des objets apparaissait indispensable à Russell, afin de pouvoir maintenir que toutes les relations sont externes. De tels objets entrent dans la catégorie de ce que Russell nomme les «universaux» (dont font également partie des concepts tels que ceux de blancheur, de justice, etc.).

13. Bertrand RUSSELL, *The Problems of Philosophy*, Londres : Thornton Butterworth, 1912, p. 200.

Ce qui unit les éléments d'une proposition, ce serait donc la croyance selon laquelle les objets que ces éléments désignent se trouvent dans un rapport semblable à celui qui est énoncé. Mais, peut-on se demander, par quoi le rapport entre les objets est-il, justement, énoncé dans la proposition ? Russell attribue l'unité de la proposition au jugement — pour autant que ces deux concepts ne soient pas tout simplement identifiés<sup>14</sup>. Mais une proposition  $aRb$  doit signifier, semble-t-il, qu'il y a un rapport  $R$  entre ses termes  $a$  et  $b$ , et cela même si personne ne croit en l'existence ou même en la possibilité d'un tel rapport. Et pour qu'un sujet puisse croire que « $aRb$ », cet énoncé doit sans doute signifier quelque chose.

Comme on l'a vu, le terme «aime» est, selon Russell, un élément comme un autre de «Othello croit que Desdémone aime Cassio». Cet élément désigne pourtant le rapport réel — supposé — entre Desdémone et Cassio : ce qui fait l'unité de «Othello croit que [...]» est la croyance d'Othello<sup>15</sup>, mais l'élément unificateur de l'«état de choses» supposé sur lequel porte cette croyance est bien l'amour de Desdémone pour Cassio. On voit que le terme «aime» a un statut ambigu : il est considéré à la fois comme se trouvant sur le même plan que les autres éléments — dans la mesure où il n'est pas véritablement un rapport, mais «une brique plutôt que le ciment» — et comme désignant le rapport qui existe, selon le sens du jugement, entre les autres objets visés. Il semble que ces conceptions ont trait à la fois au fait psychologique et aux questions de signification, sans que ces deux domaines soient rigoureusement distingués. En effet, au contraire de Wittgenstein, pour qui «il n'y a pas de sujet pensant capable de représentation<sup>16</sup>», Russell ne considère jamais le langage indépendamment du sujet qui énonce ou comprend la proposition<sup>17</sup>.

---

14. Ainsi, dans «On the Nature of Truth.[...]», il affirme que «les choses vraies ou fausses [...] sont les propositions et les croyances ou jugements [...]; la vérité ou la fausseté de propositions peut être définie en termes de vérité ou de fausseté de croyances [...]; la vérité des propositions est une notion dérivée de celle de vérité des croyances» (*Philosophical Essays*, p. 172).

15. Ce qui revient en réalité à dire que ce qui fait l'unité de la croyance d'Othello, c'est justement sa croyance.

16. *Tractatus* 5.631 ; cf. également *Tractatus* 5.5421, 5.632 et 5.633. Le «moi» philosophique est, pour Wittgenstein, la limite du monde (5.641), dont il ne peut être question dans le langage. Il en est toutefois question dans la partie du *Tractatus* (6.42 sq.) traitant de l'éthique — laquelle ne peut s'exprimer, mais que Wittgenstein, apparemment, pensait pouvoir être «montrée».

17. Russell est revenu sur ce point dans «On Propositions» (1919 ; cf. note 3) : «The theory of belief which I formerly advocated, namely, that it consisted in a multiple relation of the subject to the objects constituting the "objective", i.e. the



Conscient de ces difficultés, Russell a tenté de modifier sa théorie, en remplaçant la croyance du sujet par la connaissance d'un «objet logique<sup>18</sup>». Dans sa *Theory of Knowledge*<sup>19</sup>, il a exposé que pour comprendre une proposition, nous ne devons pas seulement connaître<sup>20</sup> ses éléments — y compris les rapports qui y jouent un rôle — mais également sa «forme pure», laquelle était caractérisée comme étant un objet logique. Ainsi, ce qui unirait les termes de la proposition ne serait plus une croyance du sujet, mais quelque chose qu'il devrait connaître. Russell décrivait la «forme pure de la proposition» non comme une «entité», ou un élément de la proposition — ce qui entraînerait une régression à l'infini, puisqu'il faudrait alors expliquer comment celui-ci et les autres éléments formeraient un ensemble — mais comme sa «généralisation ultime», dans laquelle tous les éléments seraient remplacés par des variables —  $xRy$ <sup>21</sup>. Selon lui, la «forme pure» devait, en tant qu'objet logique, être tenue pour simple, d'où la possibilité de sa connaissance immédiate, non susceptible, contraire-

---

fact that makes the belief true or false, is rendered impossible by the rejection of the subject» (*Logic and Knowledge*, p. 307). Mais il faut relever que l'abandon du sujet, qui n'est pas «empiriquement découvrable», n'entraînera pas Russell à ne plus écrire en termes de *croyances* et de faits psychologiques. De manière générale, malgré cet abandon, les thèses exposées dans «On Propositions» deviennent si éloignées de celles de Wittgenstein qu'elles ne peuvent pratiquement leur être comparées sur aucun point. C'est pourquoi il n'en est pas question ici.

18. Pour Russell — et Frege — les termes «ou», «et», «non», etc. représentaient des «objets logiques». Selon Wittgenstein, ces termes ne représentent rien d'autre que la *manière* dont la vérité d'une proposition dépend de la vérité et de la fausseté des propositions qui la composent, manière que l'on peut exposer dans la table de vérité de la proposition en question (*Tractatus* 4.441). Russell a admis le bien-fondé de cette critique avant la publication du *Tractatus*, dans «The Philosophy of Logical Atomism» (1918: in *Logic and Knowledge*, p. 175-281).

19. *The Collected Papers of Bertrand Russell*, vol. 7 (*Theory of Knowledge: The 1913 Manuscript*), Londres/Boston/Sidney: George Allen & Unwin, 1984. Les six premiers chapitres de cet ouvrage avaient été publiés dans la revue *Monist*, Janvier 1914 à Avril 1915.

20. «be acquainted with» — c'est-à-dire qu'il s'agit d'une connaissance directe; cf. note 6.

21. *Theory of Knowledge*, p. 98-99. On voit que les objets logiques dont il est question ici sont d'un genre différent de ceux qui seraient représentés par «et», «non», etc., puisqu'ils ne sont pas représentés par des termes intervenant *dans* la proposition — qu'ils ne jouent pas un rôle *dans* l'état de choses correspondant. Remarquons que la notation « $xRy$ » ne semble pas tout à fait appropriée, puisque «R» représente généralement une relation déterminée. C'est sans doute la raison pour laquelle David Pears (*op. cit.*, note 24) remplace cette notation par « $xy$ ».

ment à celle d'un composé, d'être vraie ou fausse ; cette «acquaintance» de  $xRy$  ne serait autre que la «compréhension du fait que quelque chose a un rapport avec quelque chose»<sup>22</sup> — «comprendre» et «connaître» revenant au même dans le cas particulier<sup>23</sup>.

Wittgenstein avait objecté — déterminant ainsi l'abandon par Russell de la *Theory of Knowledge*<sup>24</sup> — qu'une proposition n'a pas besoin d'un précédent, d'une autre proposition qui devrait être vraie pour que la première ait un sens<sup>25</sup>; surtout, il a fait valoir que les «formes pures» de Russell étaient censées à la fois être simples — pour permettre leur connaissance immédiate — et complexes — dans la mesure où elles étaient les formes de propositions articulées<sup>26</sup>. Lui-même, n'ayant pas à faire façon des problèmes que peut engendrer l'intervention d'un sujet de la proposition<sup>27</sup>, a exposé dans le *Tractatus*

22. *Theory of Knowledge*, p. 114.

23. *Op. cit.*, p. 130.

24. Cf. David PEARS, «The Relation between Wittgenstein's Picture Theory of Propositions and Russell's Theories of Judgement», in *Wittgenstein, Sources and Perspectives*, éd. C. G. Luckhardt, Ithaca: Cornell U.P., 1979, p. 190-212.

25. *Notebooks 1914-1916 (Tagebücher 1914-1916)*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford: Basil Blackwell, 1961, p. 17.

26. «Notes on logic» (1913), in *Notebooks*, p. 100-101. On sait grâce à une lettre écrite par Russell le 28 mai 1913 (citée par Ronald W. CLARK, *The Life of Bertrand Russell*, Londres: Weidenfeld & Nicolson/New-York: Alfred A. Knopf, 1976, p. 204-205) que Wittgenstein, avant de formuler ces critiques, lui avait dit «qu'il avait essayé et que cela ne marcherait jamais». C'est dans la même lettre que Russell dit n'avoir pas compris les objections de Wittgenstein, mais avoir ressenti que ce dernier avait raison. L'admission par Russell de son incompréhension n'a donc jamais concerné que ces premiers propos de Wittgenstein — lequel, selon la lettre précitée, s'était alors montré «*very inarticulate*».

27. Mais il faut relever que la mise à l'écart, dans le langage, de tout sujet entraîne d'autres questions difficiles à résoudre. On connaît les critiques de Russell à ce sujet: la thèse selon laquelle toute proposition serait fonction de vérité des propositions qui la composent serait infirmée par des propositions du type de «Othello croit que Desdémone aime Cassio», par rapport auxquelles la vérité ou la fausseté du composant «Desdémone aime Cassio» ne jouerait aucun rôle. Wittgenstein répond à cette critique par les propositions 5.541 et 5.542 du *Tractatus*; mais sa thèse, selon laquelle ««A croit que p», «A pense p», «A dit p» sont de la forme ««p» dit p»», revient à affirmer qu'une proposition telle que «Othello croit que Desdémone aime Cassio» ne signifie rien d'autre que ««Othello» signifie «Desdémone aime Cassio»». On voit donc que si les tendances psychologisantes de Russell conduisent à des apories dans l'étude de la signification, la position de Wittgenstein amène à ne plus pouvoir, en théorie, construire des propositions ayant pour objet un fait psychologique.



que seul un fait peut représenter un autre fait<sup>28</sup> : ce qui représente le rapport entre eux des objets que désigne la proposition, ce n'est pas l'un des éléments de cette proposition, ni — *horribile dictu* — la croyance d'un sujet, mais le fait même que ces éléments ont un rapport entre eux — le fait *qu'il y a* une proposition, dans laquelle les éléments se trouvent ensemble :

A la configuration du signe simple dans le signe propositionnel correspond la configuration des objets dans l'état de choses<sup>29</sup>.

Ainsi :

Nous ne devons pas dire : «Le signe complexe "aRb" dit que "a" se trouve dans la relation R à "b"», mais : «Que "a" se trouve dans une certaine relation à "b" dit que "aRb"»<sup>30</sup>.

### 3

Il est incontestable que la thèse de Wittgenstein selon laquelle la configuration des éléments des états de choses est représentée par celle des signes dans la proposition est beaucoup plus claire et plus élégante que ne le sont les propos avortés de la *Theory of Knowledge* — ne serait-ce que parce qu'elle permet de faire l'économie d'une «forme séparée», au demeurant mal définie, de la proposition. De même, les objections que Wittgenstein a formulées à l'endroit des «formes pures de la proposition» apparaissent décisives — aussi bien, Russell a-t-il presque immédiatement abandonné cette voie de recherche. Cela étant, on peut se demander si, en définitive, Wittgenstein n'a pas lui-même manifesté une certaine incompréhension quant à la portée de ces objections. Car la principale d'entre elles peut être dirigée non seulement contre la *Theory of Knowledge*, mais également contre le *Tractatus*.

La proposition élémentaire, selon Wittgenstein, «consiste en noms : elle est une connexion, un enchaînement de noms<sup>31</sup>». Comme les

---

28. Cf. notamment *Tractatus* 2.141 : «Le tableau est un fait», 2.15 : «Le fait que les éléments du tableau ont des rapports déterminés les uns avec les autres tient à ce que les choses se comportent de la même manière les unes vis-à-vis des autres», et 3.14 : «Le signe propositionnel réside dans le fait que les éléments de la proposition, les mots, se rapportent (en elle) les uns aux autres de manière déterminée. Le signe propositionnel est un fait.»

29. *Tractatus* 3.21.

30. *Tractatus* 3.1432; la notation «aRb» est une référence à Russell.

31. *Tractatus* 4.22; cf. également 4.0311 : «Un nom tient lieu d'une chose, un autre d'une autre chose et ces noms sont liés entre eux ; ainsi le tout — telle une image vivante — représente l'état de choses.»

noms sont simples, on devrait pouvoir en déduire qu'ils peuvent s'associer indifféremment à tout autre nom, ou alors à aucun. Que les noms puissent former des propositions est évidemment nécessaire pour qu'il y ait un langage ; mais ces combinaisons ne sont pas arbitraires : il ressort au contraire du *Tractatus* qu'un nom ne peut être associé qu'avec certains autres noms. Ceci, Wittgenstein ne l'expose pas explicitement ; on peut toutefois le déduire de certaines caractéristiques qu'il assigne aux objets. En effet, «le nom signifie l'objet. L'objet est la signification du nom» ; «le nom dans la proposition représente l'objet<sup>32</sup>».

Selon Wittgenstein, «la connaissance d'un objet est celle de ses propriétés *internes*<sup>33</sup>». Par les «propriétés internes» de l'objet, il faut entendre l'ensemble des possibilités de son occurrence dans des états de choses — «chaque possibilité de cette sorte doit résider dans la nature de l'objet<sup>34</sup>» —, ou encore sa *forme*<sup>35</sup>. Ainsi, «les objets contiennent la possibilité de tous les états de choses», et «dès que tous les objets sont donnés, tous les états de choses *possibles* sont également donnés<sup>36</sup>».

La forme des objets détermine la forme stable du monde, sa substance<sup>37</sup> — le monde des possibles, pourrait-on dire —, qui «existe indépendamment de ce qui arrive<sup>38</sup>». Sans cette substance du monde — cette forme des objets — «le fait de savoir si une proposition a un sens dépendrait de savoir si une autre proposition est vraie<sup>39</sup>» : on voit là que la «forme des objets» de Wittgenstein répond à la «forme pure de la proposition» de Russell.

Dès lors que, comme on l'a vu, le nom signifie l'objet, dont la configuration dans l'état de choses correspond à celle du nom dans le signe propositionnel<sup>40</sup>, tout ce qui vient d'être dit de l'objet peut se

32. *Tractatus* 3.203 et 3.22.

33. *Tractatus* 2.01231.

34. *Tractatus* 2.0123.

35. *Tractatus* 2.0141 : «La possibilité de son occurrence dans un état de choses constitue la forme de l'objet».

36. *Tractatus* 2.014 et 2.0124.

37. *Tractatus* 2.026 et 2.0231.

38. *Tractatus* 2.024 — qu'il faut confronter à la proposition 1 : «Le monde est tout ce qui arrive». Le monde est également défini par Wittgenstein comme «la totalité des états de choses *existants*» (2.04 — nous soulignons) ; il est clair que la «forme» des objets détermine quant à elle les états de choses non pas *existants* mais *possibles*.

39. *Tractatus* 2.0211.

40. *Tractatus* 3.203 et 3.21.

dire également du nom. C'est donc surtout en tant qu'il soutient que la forme — possibilité de la structure<sup>41</sup> — du langage est *inhérente* à ses éléments, soit aux noms, que Wittgenstein s'oppose à la *Theory of Knowledge*. Dans la mesure où ils ont chacun une forme, et que celle-ci est la possibilité de leur occurrence dans les propositions, les «noms» du *Tractatus* apparaissent comme complexes. Pourtant, selon Wittgenstein, «l'objet est simple<sup>42</sup>» — et on a vu qu'un «nom» composé ne serait pas un nom, mais une proposition.

En définitive, il semble bien que Russell et Wittgenstein aient buté sur la même difficulté : si l'on veut expliquer comment les éléments du langage peuvent former des ensembles — et pourquoi ils ne peuvent pas se combiner de n'importe quelle façon —, tout en prétendant dégager les concepts des éléments *ultimes* du langage, qu'il s'agisse d'éléments à proprement parler (Wittgenstein) ou de formes séparées (Russell), on ne peut qu'obtenir, en fin de compte, des *simples complexes*.

Pierre HACK

---

41. *Tractatus* 2.033. La structure est la manière dont les objets s'enchaînent dans les états de choses (2.032).

42. *Tractatus* 2.02.